

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 16 février 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

M. Roosevelt à Paris.

L'attention publique se tourne plus que jamais, depuis quelques jours, du côté de M. Roosevelt, du Colonel, pour dire comme tout le monde, qui déjà bonjour ses valises pour rentrer en Amérique après avoir parcouru l'Afrique, avoir dépensé ses forces de leur gros gibier, de leurs faves.

Mais avant de remettre le pied sur le sol américain, le grand chasseur sera l'objet d'une réception bien flattée de la part du gouvernement français et de l'Université de Paris dont M. Louis Liard est le vice-recteur.

Si rien ne survient pour contrarier les projets de l'ex-Président, il sera à Paris le 14 avril prochain, et y demeurera trois ou quatre jours, trop peu de temps, assurément, pour pouvoir admirer tout ce qu'il y a d'intéressant dans la grande et belle ville.

M. Roosevelt, bien que sensible aux flatteries, aux adulations du monde, qui ne l'est pas? a exprimé le désir de visiter Paris comme le plus humble des Américains; a demandé qu'aucun bruit ne fût mené autour de sa personnalité. Mais il ne sera tenu aucun compte de ce désir, de cette prière par le gouvernement français qui fait toujours si correctement et si facilement les choses; et les salons du Palais de l'Elysée s'ouvriront devant M. Roosevelt; il y sera reçu avec cette affabilité de bon ton qui caractérise l'accueil que fait à tous les personnages de distinction M. Fallières, et qu'on fait avant lui, MM. Loubet, Ferrier, Faure, Carnot et autres.

M. Roosevelt a été à la tête du peuple américain pendant près de huit années; et si dans l'exercice de ce mandat que lui avait confié son peuple il s'est créé des amitiés, ce qui était inévitable, il s'est conquis par contre bien des admirateurs par son absolue droiture, sa parfaite honnêteté en tout.

Mais conduisant le Président, en M. Roosevelt, il y avait l'homme; et c'est ce dernier qui s'est plus d'une fois exposé à l'impitoyable critique des gens qui lui déco-

vraient des cotés petits, des faiblesses.

Quel grand homme a échappé aux faiblesses humaines? Il semble même que la nature ait voulu en plus donner aux grands qu'aux autres.

M. Roosevelt est loin d'être parfait, ce qui ne l'empêche pas d'avoir bien des supériorités sur la généralité de ses semblables. Il est heureux pour lui qui aille passer quelques heures en France au milieu d'un peuple à l'appréciation duquel ses mérites n'échappent pas; et lui qui n'a jamais fait un secret de son admiration pour la France, pour son génie, pour tout ce qui en fait la première nation du monde, sera heureux de se reconnaître que son admiration n'était pas injustifiée.

A la Sorbonne, M. Roosevelt fera une conférence, puis aura lieu à l'Université ce qu'il est convenu d'appeler une Réception, où le conférencier fera la connaissance de la France pensante, de la France savante, d'est-à-dire des intellectuels, des philosophes, des hommes de science, des artistes; et le lendemain il sera reçu solennellement par l'Académie des Sciences Politiques et Morales dont il a l'honneur d'être membre.

M. Roosevelt aura été un des hommes les plus heureux de son temps. Sa carrière politique a été pleine d'éclat, a été complète, car avant d'arriver à la Présidence des Etats-Unis, il avait franchi toutes les étapes qui y mènent sans en sauter aucune; et la fête que lui prépare la France sera le digne couronnement de cette carrière.

Mœurs Russes

Les lecteurs de feuilles avancées, qui se représentent le tsar Nicolas II comme une sorte d'Ivan le Terrible, seraient bien étonnés d'apprendre qu'il n'est pas de monarque plus bourgeois ni plus conciliant du sort de ses sujets. Désirant se faire une opinion personnelle sur le nouvel équipement de l'infanterie, il a endossé, à deux reprises, la capote d'un fantassin, chaussé les bottes réglementaires, mis sa casaque, pris le fusil et exécuté seul, aux environs d'Yalta, une marche forcée, sans en prévenir personne. Les officiers, auxquels il fit correctement le salut militaire, ne se doutèrent certainement pas que ce personnage était l'empereur. Les grands fonctionnaires imitent volontiers cet exemple; on a vu le ministre des chemins de fer, confondu parmi les voyageurs, étudier lui-même la marche des trains et inspecter les lignes ferrées. Cette simplicité républicaine montre que les gouvernants prennent au sérieux leur rôle. Mais il faut ajouter, que dans certains milieux, elle détermine souvent en négatifs. Beaucoup d'universitaires dédaignent leurs fonctions, rêvant de substituer à la vieille aristocratie l'oligarchie des lettres. En Russie, les examens se passent devant un seul professeur, assésit tout au plus d'un suppléant qui parfois même le remplace. Ces jours derniers, un examinateur était pressé; il arrive à l'heure: le suppléant n'était pas là. Il commença à interroger. Sur 27 candidats, il en refusa 24; les trois derniers se tiennent coi, n'osant affronter un tel juge: "Personne ne se présente plus!" demande le professeur. Pas de réponse. Le bourgeois prend son chapeau, se casse et disparaît. Arrive le suppléant. Les candidats étaient encore là, consternés, à l'exception d'un seul qui avait

fait. Le suppléant s'excuse d'être en retard, il excuse aussi son collègue et, à la surprise générale, recommande l'examen. Sur 26 candidats, 23 sont admis avec la note "très bien" et 3 avec la note "passable." Le Conseil de l'Ecole fut très embarrassé quand il reçut de deux maîtres différents des rapports au contradictoire. Pour sauvegarder la dignité professorale, il déclara que les deux décisions étaient fondées et félicita les élèves d'avoir, entre les épreuves, accompli tant de progrès. Il abaissa seulement les notes d'un degré. Les "très bien" furent changés en "bien." Les malheureux "passables" furent rétrogradés au rang de "faibles" et, comme tels, ajournés après avoir été reçus pendant quarante-huit heures.

Mort d'Edouard Rod

L'éminent écrivain de la "Course à la mort" et de la "Vie privée de Michel Teissier" n'était âgé que de cinquante-deux ans. Né à Nyon (Suisse) en 1857, Edouard Rod était fils d'un modeste instituteur de cette ville. Après de bonnes études de lettres à l'université de Lausanne, études qu'il compléta en Allemagne, il alla, poussé par l'ambition littéraire, se fixer à Paris. Tout de suite il se prit d'enthousiasme pour les théories naturalistes, qu'Emile Zola représentait alors avec tant de fougues.

Il fut des premiers à s'inscrire dans le groupe des jeunes écrivains qui devaient former bientôt l'école du maître de Médan. Son début fut une brochure célébrant la gloire du naturalisme: "A propos de l'Assommoir."

Les premiers livres d'Edouard Rod se ressentent assez profondément de l'influence d'Emile Zola: "Palmyre Venard et la Femme de Henri Vaneau" sont, en effet, d'inspiration purement naturaliste. Mais dès 1885, il se dégageait de l'école de Médan par la livre qui devait fonder sa réputation littéraire, et qui demeura certainement une des œuvres maîtresses de la fin du dix-neuvième siècle, la "Course à la mort," sorte de roman autobiographique que ne compliquent nulle intrigue romanesque et qui est un exposé étrangement à part et sincère d'une série d'états d'âme nécessaires. Ce roman, publié dans la "Revue contemporaine," dont Edouard Rod était le rédacteur en chef, obtint un vif succès.

Depuis, Edouard Rod, qui s'était marié très jeune avec une de ses compatriotes, collaborait à divers journaux et revues. C'est ainsi qu'il était entré en 1884 au service de la politique étrangère du "Temps," où il s'occupait particulièrement de la traduction des journaux d'Allemagne. Il quitta Paris en 1887 pour s'installer à Genève, où il venait d'être nommé professeur de littérature comparée à l'université, en remplacement de Marc Monnier. Une dizaine d'années plus tard, Edouard Rod revenait à installer à Paris, où il ne devait plus quitter désormais. Il publiait occasionnellement de nombreuses études littéraires: "Léopardi, Dante, Stendhal, Lamartine," les "Idées morales du temps présent." En même temps il écrivait une série de romans qui le classaient au premier rang des écrivains contemporains. Il avait publié en feuilleton, dans le "Temps," le "Pardon" en 1886, et le "Silence" en 1898. A ce moment où il s'encombre prématurément, l'"Illustration" donna une nouvelle œuvre signée de lui, "la Gluive et le Baudeau."

M. Edouard Rod venait de par-

tir pour Grasse, où il devait installer sa femme et sa fille. Il est mort subitement le 30 du mois dernier en arrivant dans cette ville.

La disparition de cet écrivain si consciencieux causera une peine profonde à tous les lettrés. Il sera vivement regretté de tous ceux qui l'ont connu.

Bouguival sous l'eau

Un vieux Parisien, un moment où nous entrions chez lui, laissa tomber mélancoliquement son journal.

—Bouguival sous l'eau! clama-t-il en nous reconnaissant. Quel malheur! Que de ruines! Que de lideurs! Que de tristesses! Bouguival sous l'eau! De mon temps de jeunesse il n'y avait sous l'eau dans ces parages que les plongeurs à la Grenouillère!

Et le vieux canotier continuait, se laissant aller au fil de ses souvenirs, comme autrefois il abandonnait sa voile au fil de l'eau: —Quelle vie délicieuse, saine et sans souci fut la nôtre! Pourquoi a-t-il fallu que l'effroyable progrès, sous la forme de l'odieuse bicyclette, soit venue démonter notre élégant youyou, notre périssoire subtile et dangereuse comme une fille d'Evé?

"Le champ d'action de nos avirons? La Haute-Seine, l'admirable Haute-Seine, Bouguival, Croissy, Poincy, Vincennes, Vaux, Meulan, les Andelys, et même avec un peu de vent arrière dans les voiles, Rouen, voire l'entrée du Havre.

"Et ce qu'on ne se hâtait pas d'arriver, même ceux qui, "souquant" ferme, n'avaient pas beaucoup le temps de regarder de droite à gauche les coteaux riantssurplombant les chemins de halage! Seuls, nos estomacs de vingt ou vingt-cinq ans protestaient contre les longues croisières. Profondément creusés par le plein air, ils faisaient amarrer, devant les auberges légendaires, Lefranc à Rueil, Fournais au pont de Chautou, Souvent, Pignon à Bouguival. Et c'était alors une conquête, moutache en croc, de la terre ferme, des colloques, le verbe haut, avec l'aubergiste, sa femme, ses "demoiselles", des descentes précipitées à la cuisine, des inspections de "ce qu'il y avait". Et il y avait tout, en principe, la fondation, la matelote d'anguille et de carpe dont le devoir était d'être molle et le filet piqué, dont le devoir était de n'être pas dur, mais qui éludait fréquemment cette obligation. Il y avait aussi, débordant de leurs récipients volontiers ébréchés sur les coins, les salades de mâche et de chicon de préférence. Oh ces saladiers, vraies coupes de cathédrales renversées, qui faisaient dire à la mère Souvent—à moins que ce ne soit à la mère Pignon—planteuruse et modeste dame: "Quand je bouffe ma salade, mes bons messieurs, "je me fais l'effet d'une vache" dans un pré de Normandie." Tout ce menu s'arrosait d'un "teginglard" si rapide que les convives se cramponnaient, au choix, soit à la table, soit à la taille de Mme Souvent, à moins que ce ne fût de Mme Pignon.

"Après le dîner, deux programmes, d'ordinaire, s'exécutaient selon les tempéraments. Les uns, les passionnés de la navigation, descendaient discrètement à leur canot chéri pour "copper" ici, satiquer et froter là, et par les belles nuits étoilées, renversés sur le dos, les quatre fers en l'air, rêver à tout ce qui hante une imagination de jeune homme. Les autres, la grande majorité, s'en allaient, de leur pied léger, chaussés d'espadrilles, exhiber la va-

reuse serrée à la taille par une large ceinture sous la tente d'un des bals de Bouguival,

"Ils étaient deux, ces bals: l'un que les canotiers avaient baptisé "le bal honnête", et l'autre. Le bal honnête était hanté par les filles de cultivateurs ou de petits boutiquiers de Bouguival et des localités voisines, portant "la robe blanche d'une entière blancheur", ainsi que cela se chantait sur la musique d'Hérold dans "Marie". Elles dansaient les quadrilles classiques, agrémentés de petits pas genre bourrée d'Auvergne, que les salons de la Haute avaient supprimés à tort, car ils n'avaient rien de choquant. A l'autre bal le quadrille se menait en—révérence à parler—cancan, le cancan avec toutes ses audaces, faisant fureur dans les milieux les plus "gandins", ce qui justifia cet "écho" de Nestor Roqueplan—à moins que ce ne fût d'Aurélien Scholl, ou peut être de M. Henri Rochefort—à moins que ce ne fût de Commerson du "Tintamarre": "Vu hier au bal de Bouguival des jeunes danseurs qui portaient—les jambes en l'air—les plus beaux noms de France". Ces jambes, du reste, les danseurs en question n'en ont pas joué à quelques années de là, quand le haut de chausses du trouper remplace pour elles le pantalon de flanelle du canotier.

"Etait-ce la faute du "reginglard" ou de la danse spéciale qui popularisa le nom de Regoloboché? Mais la jeunesse des bals de Bouguival était souvent très excitée. Un couplet de sa chanson favorite ne l'envoyait du reste pas dire, en vers aussi libres qu'elle, aux paisibles populations riveraines.

Les chicanes, Les querelles, Les canotiers de la Seine Sont bien vus, Bien reçus, Et partout font du chahut.

"Du chahut! Cette dernière particularité provoqua naturellement entre plus de deux têtes chaudes des explications, qui aboutirent parfois à des rixes, lesquelles elles-mêmes se dénouèrent sur le "pre".

"Le pré, c'était l'île de Croissy, là même où se dressaient les cabanes assez primitives de la Grenouillère, déjà nommée, appelée aussi Cap des Tores. Ce joli coin de gazon et de futaies appartenait à M. Doumet-Aubertot, propriétaire du magasin du "Gingoloboché". Souverain débouneur de son île, M. Doumet-Aubertot, qui la laissait toujours par tous les passants, n'y jamais brandi la menace d'un procès-verbal de garde-champêtre sur la tête des téméraires prononçant "habitué": "Allez, messieurs! Ces rencontres à l'épée, qui ont inspiré à Louis Leroy rédacteur du "Charivari" d'alors, un gai vaudeville: "Le Mouquetane de Bouguival", n'étaient pas aussi interminables que la plupart de celles qui mettent aujourd'hui beaucoup de photographes en branle dans l'île de la Grande-Jatte, ou autour de la Grande-Roue. Une reprise, au plus deux, suffisaient. Puis on se serrait entre ex-combattants la main qui n'avait pas été touchée, et en route pour le déjeuner de réconciliation entre les adversaires, les témoins et les médecins!

"Batailleurs ou pacifiques, tous avaient gros cœur quand arrivait le nombre: on n'était si bien senti les coudes pendant six ou huit mois entre camarades de la même équipe. On avait si pleinement rigolé à interpellé les autres bateaux au passage avec ces gentilles: "Sans cœur! canotier à la manque!", qui n'avaient pas plus de portée sérieuse que les

atrapages de cochers entre eux, et répondaient seulement à ce besoin de faire du tapage en paroles sonores qui fut "bien parisien", alors même qu'on n'avait pas encore inventé cet obsédant vocable.

"Chose bizarre! En ces temps monarchiques, le canotage constituait la plus égalitaire des républiques. Un goût commun pour l'aviron avait créé un bon communisme. Des marquis authentiques "barraient" des fils de fer-blancs dans leurs bachots. Des fils de sénateurs de l'Empire plongeaient fraternellement la cuiller dans le même saladier qu'un futur officier de la Commune.... Ah! le bon temps. Les savants n'ont pas donné que de sottes explications de l'inondation d'aujourd'hui.... Il n'y en a qu'une: la Seine se venge d'avoir été lâchée par les canotiers."

Les devoirs de l'épouse. Gaminerie poétique, extraite d'un almanach de 1830: Le jour où l'on nous mari..... A Je m'en souviens, monsieur l'a..... B Nous dit d'un air fort compa..... C Enfants, il faudra vous ai..... D Madame, vous obéir..... E A votre époux, à votre che..... F Puisqu'il ne pourra vous chan..... G Et pour éviter qu'il vous..... H Ayez toujours un air gent..... I Montrez un front pur qui rou..... J Evitez tous les mauvais..... K C'est ainsi que toujours près d..... L Attachant son époux qui l..... M Une femme évide sa..... N S'il lui tourne pourtant le d..... O Et qu'il se mette à la trom..... P Quelle ne se croie pas vain..... Q Qu'elle lui montre meill..... R Et l'enchaîne par sa tend..... S Q'en lui voyant tant de bon..... T L'en devienne tout conf..... U Son amour sera retrou..... V Le ménage aura le beau..... X

L'excellente morale de ce petit sermon avant que sa forme originale nous ait déçus à le reproduire.

THEATRES.

ORPHEUM. Toujours beaucoup de monde aux représentations de vaudeville que donne chaque jour l'Orpheum. Toutes les soirées: chanteurs, danses, usages, comédiens, gymnastes, etc., sont fréquemment et bruyamment applaudis.

Un nouveau programme très bien composé sera inauguré lundi.

TULANE. Beaucoup de monde hier aux deux représentations de "The Climax" au Tulane et les applaudissements n'ont pas été ménagés aux excellents artistes qui interprètent cette pièce.

Une seconde matinée sera donnée samedi à deux heures. La semaine prochaine "The Talk of New York", la dernière comédie de M. Geo. M. Cohan.

Le premier rôle de cette pièce sera interprété par le célèbre acteur Victor Moore.

CRESCENT. "A Stubborn Cinderella", la jolie comédie musicale donnée cette semaine au Crescent, plait infiniment aux amateurs de ce genre de spectacle et il y a foule à chaque représentation.

Une matinée à prix populaires sera donnée aujourd'hui. Lundi soir première de "The Little Terror".

Miliciens licenciés. Mobile, Ala., 16 février—Les compagnies de milice qui avaient été mobilisées la nuit dernière pour protéger contre les fureurs de la populace un nègre enfermé dans la prison de cette ville sous une accusation de viol, ont été licenciées ce matin l'ordre ayant été totalement rétabli.

CONFERENCES EN FRANÇAIS

DU

COLLEGE NEWCOMB.

M. le doyen Chassaing en terminant sur par un exposé de l'œuvre de Pasteur.

Dans un langage simple, clair, précis—le langage des savants français—M. le Dr Chassaing, doyen de la Faculté Supérieure de Médecine, a raconté l'œuvre de Pasteur, devant un auditoire aussi intéressé que choisi.

Il a rappelé les débuts de Pasteur comme lycéen—peu brillant, mais tenace,—et révant, malgré tout, d'arriver un jour à Normale; son entrée à Normale, et ses premiers essais dans le domaine des recherches scientifiques après sa sortie de Normale qui le conduisit, d'étape en étape, à découvrir les secrets de la fermentation alcoolique et acétique, des vins et autres boissons fermentées, et, par la découverte de corpuscules microscopiques dans les levures de bière, de déterminer le rôle des infiniment petits dans les "ferments animaux"—les infections.

Le côté pratique de l'œuvre de Pasteur,—il serait mieux de dire le côté commercial,—M. Chassaing l'a fait admirablement ressortir, lorsqu'il a parlé des remèdes que le grand savant découvrit pour guérir les vers à soie, les oiseaux de basse-cour, et surtout le secret qu'un syndicat anglais voulait lui payer des centaines de millions—proposition qu'en Français et en savant Pasteur refusa avec un sourire—le secret de guérir les animaux de la maladie du "charbon".

Le Dr Chassaing a parlé ensuite des travaux plus connus de Pasteur, de ses découvertes qui ont été à la rage, au cri, à la diphtérie, à l'angine leur masque d'épouvante et d'effroi; il a raconté comment a été fondé le premier "Institut Pasteur" pour lequel fut spontanément souscrite la somme de deux millions cinq-cent-mille francs. Grâce à ces "Instituts Pasteur", répondant aujourd'hui dans le monde entier, la mortalité, dans les cas de morsures rabiques, qui autrefois était de plus de 50,000 atteints à peine, d'après les derniers rapports de 1900.

La seule critique, a dit M. Chassaing, qu'il n'a jamais été faite de Pasteur est celle de chauvinisme; cause de son attitude vis-à-vis l'Université de Bonn lors de la guerre franco-prussienne; mais le conférencier a expliqué cette attitude en rappelant les termes mêmes de la lettre de Pasteur au recteur de l'Université, dans laquelle il reconnaît que l'ambition d'un seul homme fut cause de l'égoïsme de deux grands peuples.

La devise de Pasteur était: "Travailler, travailler toujours"; et sur son lit de mort, à ses disciples émus qui pleuraient l'envoie de sa grande âme, il répétait en leur serrant la main: "Il faut travailler, travailler toujours".

M. le Dr Chassaing a terminé sa conférence en disant ce qu'est devenu ce moment l'œuvre de Pasteur—entre les mains des Boux, des Chamberland, des Calmette, des Metchnikoff, et il a rendu hommage au Dr Armand, de l'Université, qui, modestement, poursuit avec un succès inconnu de la foule, l'œuvre du plus grand des Travailleurs du plus grand des Français, du plus grand homme du XIXe siècle, du grand Pasteur.

PENSÉE. Lorsqu'une Révolution est dans le vrai, elle produit de grands hommes et de grandes choses: lorsqu'elle est dans le faux, elle ne produit que du bruit et des larmes.

LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEKOUVEL

QUATRIEME PARTIE

VIE PERDUE I

TROIS VISITES

(Suite.)

—Que faire? Le temps était nébuleux comme ses pensées, triste et mass-

saie comme elles.

—Il appela de nouveau: —Mère Antoine!

La vieille l'entendit.

—Vous me ferez à déjeuner, dit-il. Le temps est trop mauvais pour sortir et pourtant....

Il allait ajouter:

—Je m'ennuie mortellement.

Mais il ne le dit pas.

La vieille le regardait avec deux yeux où il y avait un vif attachement, mais sans prononcer une parole.

Il reprit:

—C'est de l'argent que vous attendez?

—Si monsieur veut m'en donner.

Il montra sur la cheminée une ébénole où il y avait de la menue monnaie et dit:

—Vous ne pouvez donc pas en prendre?....

—Je ne me permettrai pas....

—Allez donc!....

—Ombien?....

—Ce que vous voudrez!

—Que faudra-t-il mettre pour le déjeuner?

—Ce que vous voudrez!

Ces soins de ménage auxquels il se plaignait jadis lui semblaient presque humiliaires.

La mère Antoine lui demanda timidement:

—Qu'avez-vous donc, monsieur Paul?

Il érolata.

—J'ai que je m'en.... nuie, parbleu!

Elle dit:

—Je le voyais bien depuis quelque temps, mais je n'osais pas vous en parler. Je sais ce qu'il vous faudrait, mais vous ne voudriez pas! Et cependant ce ne serait pas mon avantage, car vous me renverriez!....

—Mais j'ai bien besoin de cette place qui m'aide à vivre!

—Que me faudrait-il donc, mère Antoine, à votre idée?

—Une bonne femme pour vous tenir compagnie, diriger votre maison, soigner votre intérieur, sortir avec vous?... Vous ne pourriez pas toujours rester seul comme un hibou, sans comparaison, dans une vieille tour!....

—Je suis bien resté seul jusque-là, mère Antoine.

—Oui, mais vous étiez jeune et vous l'êtes encore....

—Mais je ne le serai pas toujours!

—Sans doute.

—Allez à vos commissions!....

—Vous êtes un homme de goût, dit-il, et vous savez bien que je ne suis pas dans la condition des autres!

—Qu'est-ce que ça fait! Est-ce qu'il y a des femmes qui pourraient ne pas vous aimer!

Il haussa les épaules.

Les yeux de la pauvre vieille exprimèrent une admiration qui n'était pas jouée.

Il objecta:

—Vous vivez bien seule vous, mère Antoine!

—Oui, mais je suis une malheureuse, tandis que vous, mon-

sieur Paul!....

La sonnette de la porte l'interrompit.

—Encore une visite, dit-elle.

Elle alla ouvrir et annonça:

—Madame Vaullier!

Gabrielle entra en disant:

—Puisque la montagne ne veut plus venir à nous, il faut aller à la montagne. Ne vous dérangez pas, mon cher, c'est moi.

Paul Tavernier s'empresait à sa rencontre.

—Par quel hasard? demanda-t-il.

—Vous allez voir. Serez-vous assez galant pour m'offrir un siège?

—Comment donc?

Elle s'installa commodément et, lorgnant, comme Laboulenne que l'avait fait, les murailles du salon et les meubles et objets d'art dont il était encombré, elle dit:

—Décidément, c'est gentil loi. Vous êtes un homme de goût, il faut en convenir, mon cher....

—Savez-vous quelle en est la meilleure preuve? demanda-t-il.

Elle le regarda attentivement et dit:

—Vous avez envie de laisser sortir une battée....

—Je vous assure....

—Si on ne peut pas vous empêcher, allez-y.

—C'est que je n'ai jamais rencontré une femme qui me semble aussi charmante que vous....

—La voilà bien!

—Aussi serpentine....

—Oh!

—Aussi enveloppante!

—En vérité!

—Aussi capiteuse en un mot.

—Vous savez ça?

—S'il le faut, oui.

—Tant mieux, mon cher, car je ne viens pas dans ce quartier excentrique pour le vain plaisir d'entendre débiter des balivernes de ce calibre.... J'ai quatre cents prietemps bien comptés et ne suis plus dans l'âge où on s'amuse aux bagatelles de la porte.... Je ne m'occupe pour moi-même que de l'unique affaire, gagner de l'argent, afin de ne pas retomber dans mes anxiétés de l'an passé.

—C'est fini!

—Dieu merci. Nous marchons à toute vapeur et je suis d'une sévérité, d'une parcimonie!.... Dans deux ans, si on bon vent continue à souffler, je passerai la main à d'autres....

—Et ensuite?

—Je me retirerais dans une honnête médiocrité quelques part où on n'aurait jamais entendu parler de moi et je commencerais une vie nouvelle toute de calme, de repos et d'obscurité!....

—Bien vrai!

—Parole d'honneur, s'il m'est permis de me servir de cette expression....

—C'est donc une épidémie marmore Tavernier.

—Que dites-vous?

—Je viens de voir un de mes amis qui parlait comme vous....

—Il quitte Paris?

—Oui, et je ne l'aurais jamais vu.

—Il a, parbleu! mille fois raison!